

P. Luc de Bellescize+
Basilique du Sacré Cœur de Montmartre
Messe de saint Hubert
Mercredi 4 novembre 2015

Chers frères et sœurs,

En 1870, suite à la défaite de la France face à l'Allemagne, Alexandre Legentil et Hubert Rohault de Fleury, deux hommes de courage et de foi, font vœu de construire une basilique en l'honneur du Sacré Cœur de Jésus, en réparation pour les péchés commis par la France et les français, auxquels ils attribuent les malheurs du pays. Ils croient que derrière l'agitation des guerres et le fracas des armes, c'est le Christ qui mène le monde, Alpha et Omega, le Premier et Dernier. Ils savent que si nous ne nous convertissons pas au Christ Lumière éternelle, alors nous entrerons dans l'abîme d'une culture de mort. Ils pressentent que c'est la mystique qui conduit l'histoire, même si elle laisse à la politique l'illusion d'apparaître sur le grand théâtre du monde. « Autre temps, autres mœurs », nous n'étions pas encore dans l'athéisme de combat et l'anticléricalisme de 1905 dont certains réveillent aujourd'hui une nostalgie surannée, l'assemblée nationale vote et approuve le projet, béni par le cardinal Guibert, archevêque de Paris. Je vous parle d'un temps que les moins de 150 ans ne peuvent pas connaître, Montmartre en ce temps là accrochait ses lilas jusqu'au bord des fenêtres... La France était fière d'être la fille aînée de l'Eglise, l'évangélisatrice des peuples, la protectrice des chrétiens d'Orient, notamment en Terre Sainte. Les hommes savaient se mettre à genoux devant un mystère plus grand qu'eux mêmes. C'était il y a bien longtemps, c'était hier pourtant et ce sera demain, car voici venu le temps de retrouver notre âme, de creuser nos racines afin d'en retrouver le cœur battant et la source vive, de gravir à nouveau la montagne sainte et le chemin du Ciel.

Je suis rempli d'espérance pour la France, malgré les ombres qui s'étendent et le pouvoir de la culture de mort, l'avitissement de l'art, la dislocation méthodique de la famille, le mépris de la vie naissante et de la vie mourante, la culpabilisation systématique de l'histoire, le drame des replis et des revendications communautaristes. Je suis rempli d'espérance car nous avons une mémoire et car cette terre est bénie par tant d'apparitions, tant de lumière, tant de sainteté que je sais que le Seigneur ne nous abandonnera pas, qu'il restera fidèle à notre terre infidèle. Cela passera sans doute par la purification de la souffrance, par l'expérience de la mort avant de renaître à la vie. Peut être connaissez-vous cette belle prière apprise par le Seigneur Jésus à Marcel Van, en Indochine, au milieu du XXème siècle : « Petit enfant de mon Amour, écoute, je vais te dicter une prière, et cette prière, je veux que les français me la récitent. « Seigneur Jésus, aie compassion de la France, daigne l'étreindre dans ton Amour et lui en montrer toute la tendresse. Fais que, remplie d'amour pour toi, elle contribue à te faire aimer de toutes les nations de la terre ».

Chers amis, cette terre que vous foulez de vos pas est une terre sainte. Montmartre signifie le « mont des Martyrs ». Les saints patrons de notre diocèse, Denys, Rustique et Eleuthère, tant et tant de visages y sont tombés, couverts de sang, pour rendre hommage au Seigneur ressuscité. Le cardinal Lustiger, d'heureuse mémoire, a placé leurs trois statues sur le pilier gauche du chœur de Notre Dame de Paris, difficilement identifiables il est vrai car il était aussi grand évêque que ses goûts artistiques relevaient d'un charisme, disons, tout personnel... Mais bon sang ne saurait mentir ! Nous sommes du sang des martyrs comme on

le dit d'une même famille. Ils n'ont rien préféré à l'amour du Christ. « Si quelqu'un vient derrière moi, dit le Seigneur, sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants et même à sa propre vie, il ne peut être mon disciple » (Lc 14, 26). Saint Hubert, lui, préférait la chasse. Il vivait ce drame du divertissement dont parlait Pascal. Le roi se divertit de vivre pour mieux oublier qu'il meurt... Je l'imagine, jeune homme de haute naissance, grisé par le galop de son cheval, le goût du sang et l'odeur des bêtes, le cri des chiens et le triomphe des trompes, avec cette impression de vivre pleinement, entièrement, de consumer ses jours et de brûler les ailes de sa jeunesse. C'était un jeune homme courageux, l'histoire raconte, aux confins de du réel et du mythe, qu'il tua un ours à l'âge de douze ans pour sauver son propre père. Vous savez, un flan ne se convertit jamais. Seul un homme de caractère peut retourner son cœur. C'était un jeune homme insatisfait, inconfortable, il y avait en lui une faim et une soif. Il cherchait dans l'ivresse de vivre celui qui seul pouvait pleinement rassasier son âme. Il chassait. Que chassait-il ? Que cherchait-il, sinon le visage du Maître à travers les choses de la terre, la Croix du Christ à travers les bois du cerf ? Un grand cerf blanc, dit-on, qu'il traqua des jours et des jours, avant de se mettre à genoux devant la Croix du Maître et de convertir sa vie. Peut-être est-ce une légende, mais les pays qui n'ont plus de légende sont condamnés à mourir de froid. Hubert vit ce jour là resplendir l'invisible à travers le visible. Il comprit qu'il n'y avait vraiment qu'une seule compte qui compte, qu'un seul être vous manque et tout est dépeuplé, que nous serons toujours à l'étroit tant que nous n'avons pas compris que nous sommes faits pour Dieu, que nous sommes faits pour la Vie, que nous sommes faits pour un Amour éternel, que l'aventure véritable n'est pas de partir loin pour se fuir mais d'aller vers pour se retrouver. Vers qui ? Vers celui seul qui peut nous arracher à la mort, le Cœur de Jésus blessé par la lance d'où jaillit le Sang et l'eau. Le Seigneur est mort pour te rejoindre dans ta mort, mais le Seigneur s'est levé d'entre les morts pour te donner sa Vie.

Je reviens juste de Jérusalem, j'ai posé mes mains et ma tête sur le mont du Golgotha, j'ai posé mon cœur sur le rocher du saint Sépulcre, le tombeau vide où reposa le Corps du Seigneur, la pierre de *l'Anastasis*, de la résurrection bienheureuse. Tout était sombre et mort, tout était enveloppé d'ombres, tout s'est illuminé de la lumière pascale. J'ai demandé la grâce de ne rien préférer à l'amour du Christ. Chers amis, vous serez toujours tristes et déçus si vous mettez dans les choses de la terre l'absolu qui peut combler votre vie. Ni la chasse, ni les fêtes, ni la beauté des femmes, ni l'argent ne peuvent combler le cœur de l'homme, car tout a le goût des cendres tant qu'on a pas compris que la terre est le chemin du Ciel, que nous sommes fait pour rechercher dans la transparence du visible la splendeur de l'invisible, mais tout a le goût d'une promesse quand on sait que la beauté du monde qui passe est le reflet de la splendeur qui ne passera jamais. « Le Ciel et la terre passeront, dit le Seigneur. Mes Paroles ne passeront jamais » (Mt 24, 35).

Dites moi, frères et sœurs, sérieusement : croyez vous au Seigneur ressuscité ? « Je suis la résurrection et la Vie, dit le Seigneur à Marthe qui pleure la mort de son frère. Celui qui croit en moi même s'il meurt, vivra. Crois tu cela ? » (Jn 11, 25). Cette question, c'est à vous qu'elle est adressée maintenant : Crois tu cela ? Commencez par vous asseoir, comme dit le Saint Evangile (Lc 14), cessez de courir. Qui va à la chasse perd sa place. La vie n'est pas une course contre la montre, le temps n'est pas le *tic-tac* implacable de l'horloge dont chaque battement nous rapproche de la tombe. L'existence est une fenêtre ouverte sur l'espérance. Saint Jean Paul II enfant à Wadowice, devant la fenêtre de sa chambre, sur la petite église de la ville, voyait cette inscription sous l'horloge : « Le temps passe, l'éternité demeure ». Vous pouvez repartir de cette basilique en ayant bouché vos yeux et vos oreilles à la Parole du Seigneur, par simple intérêt culturel d'entendre la splendeur des trompes au cœur de Paris. Cela me rappelle le film *Ridicule* où les nobles de la cour continuent à ricaner et à danser alors que la révolution gronde et qu'ils auront bientôt la tête tranchée. Vous pouvez

aussi revenir chez vous en étant habité par cette question : « Celui qui croit en moi même s'il meurt vivra, crois tu cela ? ». Ne revenez pas chez vous comme avant. Si nous aimons le son des trompes, c'est parce qu'il nous dit que nous sommes faits pour la gloire, pour la splendeur, pour vibrer à la puissance de la vie. La trompe, l'orgue, sont des instruments liturgiques, car ils sont habités du souffle de vie, ils murmurent en silence, ils éclatent en louange. Ils nous disent que nous ne sommes pas faits pour la mort. Ils nous rappellent que la terre des hommes est une terre de promesse.

Mais qui exaucera la Promesse ? Nous voici en cette basilique du Sacré Cœur, auprès du Cœur du Christ, blessé par la lance, ressuscité des morts. C'était il y a plus de 2000 ans, c'était hier et ce sera demain, car sur lui la mort n'a plus aucun pouvoir. Voici le temps de l'automne et du froid, en ce mois de novembre qui est celui de l'hommage à nos morts et de la prière pour nos défunts. Les âmes tombent comme tombent les feuilles mortes. Un jour ce sera toi, un jour ce sera moi. Mais le « sanglot long des violons de l'automne », est aussi le chemin du Royaume qui éclate en ovations. L'art de vivre est celui d'habiter sa vie dans l'espérance du Ciel. Il est celui de « réussir sa mort », de l'appriivoiser face à la Croix du Seigneur. Le Dieu d'amour a désiré mourir pour que nous puissions vivre. Patrice de La Tour du Pin, grand poète dauphinois, écrit ces paroles magnifiques pour la mort d'un ami :

« Il a fallu que je me fasse tombe
De moi-même
et m'apprenne à reconnaître en moi,
Cette mort à venir qui me creuse déjà.
Je ne peux l'explorer ni descendre à son ombre,
Je ne crois pas aux voix humaines qui la sondent,
Mais seulement au Dieu d'amour qui y tomba ».

Je crois au Dieu d'amour qui tomba dans la tombe, je crois au Dieu d'amour qui s'y releva pour que nous puissions goûter la joie de vivre dans l'espérance de l'Eternel. Je crois que la Pierre du tombeau vide est aussi celle de la résurrection, que le Golgotha resplendit de l'*Anastasis*. Ici, dans cette basilique, sur le sol de France, des hommes ont versé leur sang pour la foi. Ils n'ont rien préféré à l'amour du Christ. « Là où les saints passent, Dieu passe avec eux » disait le saint curé d'Ars. Alors je laisse la parole à l'homme en blanc, le saint pape Jean Paul II qui vint dans cette basilique le soir du 1^{er} juin 1980 : « Permettez-moi, pour conclure, de vous interroger : France, Fille aînée de l'Eglise, es-tu fidèle aux promesses de ton baptême ? Permettez-moi de vous demander : France, Fille aînée de l'Eglise et éducatrice des peuples, es-tu fidèle, pour le bien de l'homme, à l'alliance avec la Sagesse éternelle ? Pardonnez-moi cette question. Je l'ai posée comme le fait le ministre au moment du baptême. Je l'ai posée par sollicitude pour l'Eglise dont je suis le premier prêtre et le premier serviteur, et par amour pour l'homme dont la grandeur définitive est en Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit. ».

« Réveille toi ô toi qui dors, relève toi d'entre les morts, et le Christ t'illuminera ! »
Chers frères et sœurs, entrez dans l'espérance par le Cœur ouvert du Christ en Croix, par la pierre roulée du tombeau vide. Soyez heureux et fiers de votre foi ! Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous et sauvez la France.

Amen